

Ce chapitre est paru dans :
Vila B. (2023), Les collections naturalistes de la faculté des sciences de Marseille (Université d'Aix-Marseille) : du matériel d'étude à la patrimonialisation
Les Impromptus du LPED, n°7, Laboratoire Population-Environnement-Développement, UMR 151 (AMU – IRD), Marseille, 285 p.

Chapitre 13

La place du Musée colonial dans l'histoire et la mémoire de Marseille



I. Merle

Aix Marseille Univ., CNRS,
EHESS, CREDO, Marseille,
France

Colonisation

Histoire

Passé

Patrimonialisation

Confrontation

Recherche

Ville
de Marseille

Introduction

Cet article propose d'offrir une réflexion prospective pour les recherches à venir à partir des enjeux historiques, patrimoniaux et mémoriels que soulèvent l'histoire du musée colonial et des institutions qui lui furent liées pour une ville comme Marseille et plus précisément pour l'Université Aix-Marseille. Cette note vise plus particulièrement à illustrer aujourd'hui l'intérêt qu'il y a pour une ville comme Marseille à se confronter à son passé et en particulier son passé colonial. Elle repose sur une expérience pédagogique co-animée par Christelle Rabier (maîtresse de conférences EHESS), Maroussia Ferry (ATER, EHESS) et moi-même, au cours de l'année 2018-2019 avec les étudiants de M1 dans le cadre de la mention « Recherches comparatives en histoire, anthropologie et sociologie » du Master EHESS Marseille. Elle est fondée sur une enquête collective ayant pour thème « Les mémoires coloniales de Marseille » et aborde le cas spécifique du musée colonial.

I. L'enquête

Le choix du sujet de l'enquête que nous avons mené en 2018-2019, « les mémoires coloniales de Marseille », s'inscrit dans la continuité de mes propres travaux qui traitent de l'histoire de la colonisation avec pour spécialité de terrain l'histoire du Pacifique. Cette enquête collective a donné lieu à une restitution collective organisée en avril 2019 au cinéma le Miroir à la Vieille Charité et a constitué, pour les encadrants comme pour les étudiants, une véritable découverte révélant toute la richesse et la complexité d'un passé colonial que l'on n'ignorait pas mais dont on a découvert l'importance des corpus archivistiques et documentaires qui en découle, la diversité des traces matérielles et immatérielles qui lui sont liées et le caractère très actuel des enjeux de muséographie et de patrimonialisations tels qu'ils se posent aujourd'hui à Marseille comme ailleurs. Il est d'ailleurs intéressant de noter l'intérêt qu'a soulevé cette enquête auprès de jeunes étudiants n'ayant généralement que des connaissances très parcellaires sur l'histoire de la colonisation et parfois des idées assez arrêtées sur le sujet et à certains égards binaires avec des a priori tranchés en « blanc et noir ».

Parmi les multiples pistes de recherche que recouvre « les mémoires coloniales de Marseille », nous avons choisi de concentrer notre attention sur les enjeux de patrimonialisation et de muséographie. Il s'agissait de soulever avec les étudiants une question volontairement un peu provocante : « Un musée de la colonisation à Marseille, pour qui et pour quoi ? »

Alors que nos étudiants n'étaient pas historiens pour la plupart mais formés à l'anthropologie ou la sociologie, ils ont bien

voulu nous suivre sur ce terrain qui exigeait d'abord et avant tout qu'ils s'intéressent à l'état des collections, à leur histoire et à leur mise en musée. La découverte pour eux de ce pan du passé colonial de Marseille a été source de réflexion et de mise à distance sur « le moment colonial » mais aussi sur les enjeux post coloniaux que recouvre la question suivante : faut-il faire un musée de la colonisation ?

Les premiers contacts que nous avons pris ainsi que les entretiens menés par les étudiants avec les interlocuteurs institutionnels de la ville nous ont révélé et confirmé toute l'importance qu'il y a aujourd'hui à réfléchir sur l'état des collections, leur historique, provenance, origine, conditions de collectes ainsi que sur les conditions de leur « mise en musée » dans le contexte de 2019. Au moment où l'on s'interroge, au niveau national, sur les conditions de la restitution d'œuvres exposées dans les musées français, acquises ou spoliées sous la période coloniale, ces derniers se sont montrés très ouverts pour réfléchir à nouveaux frais sur l'ensemble de ces questions délicates. Parmi les interrogations très actuelles, on notera par exemple le questionnement que suscite la présentation des collections contemporaines du musée d'Histoire de la ville de Marseille et en particulier la séquence qui couvre la période coloniale.

On notera les entretiens très riches que nous avons eu avec Marianne Sourieu sur la nécessité d'historiciser les objets dont le musée d'Arts Africains, Océaniens, Amérindiens, Marseille (MAAOA) dispose et les questions que soulève par exemple la présentation de crânes qu'avait collecté Gastaut.

II. Pourquoi revenir sur l'histoire du « musée colonial »

Jean-Jacques Jordi et Sylvie Clair ont bien voulu revenir en détails sur des projets tels que le Mémorial de la France d'Outre-mer ou l'exposition « Désirs d'ailleurs » portant sur l'exposition coloniale de 1906, montés dans les années 2005 et qui ont finalement échoué. Tandis que Xavier Rey s'est longuement entretenu avec les étudiants sur les controverses actuelles portant sur les restitutions d'objets en provenance des colonies, réflexion que nous avons complété par l'invitation d'une spécialiste, Damiana Otuiu qui a travaillé sur les enjeux du musée Royale de l'Afrique centrale de Trevuren à Bruxelles.

Mais nous avons eu une rencontre très fructueuse avec Bruno Vila et Françoise Blanc sur le cas spécifique du Musée colonial qui ouvre une réflexion sur l'importance d'un retour historique et l'éclairage qu'il donne sur l'histoire de la ville.

II.1 Des collections taboues pendant des décennies

La question doit être posée car on peut se douter que les collections dont dispose l'université qui ont été longtemps reléguées dans les coins obscurs de la Faculté des Sciences de Saint-Charles sont apparues à beaucoup de chercheurs comme les vestiges désuets d'un passé malheureux. Au moment où le Musée colonial est abandonné en 1962, les collections hétéroclites qu'il recérait, faisaient l'objet au mieux d'indifférence ou pire de sarcasmes, considérées comme des vieilleries dont on pouvait se débarrasser, en les jetant dans les bennes ou en les dispersant en dehors dans d'autres institutions pour faire place, à l'université, à la science. On peut le comprendre lorsqu'on sait à quel point tout ce qui rappelait le passé colonial dans les années 1960-1970 était mal vu, archaïque et synonyme d'un passé sombre que l'on voulait occulter.

C'est au début des années 1960 que les collections réunies par le fondateur du Musée Colonial, Edouard Heckel, auquel il tenait beaucoup au point de les confier à la Faculté des Sciences de Saint-Charles avec la promesse qu'elles ne seraient jamais dispersées... furent dispersées. Une partie s'est retrouvée au Musée des Arts Africains, Océaniens et Amérindiens (Sourrieu, 2023), une autre (objets et documentation) à la Chambre de Commerce et d'Industrie (Drago, 2023), une autre au Musée de l'homme à Paris (Atlan, 2023 ; Sabattini 2023a). Il semble qu'une partie ait tout bonnement disparu dans au domicile de quelques chercheurs ou ait été jetée. Le reste comme le raconte Bruno Vila est resté entassé dans une salle

de la Faculté des Sciences de Saint-Charles dans des armoires collées les unes aux autres pendant de nombreuses années.

II.2 Développement des colonies françaises et constitution d'un patrimoine colonial

Le musée colonial est fondé en 1893 par Edouard Heckel, Toulonnais d'origine qui entre à 16 ans dans la branche de la Pharmacie de l'école de médecine navale de Toulon. Devenu pharmacien de la Marine, il part d'abord aux Antilles puis en Nouvelle-Calédonie pour travailler sur les usages thérapeutiques de la flore tropicale avec à la clé une thèse sur les plantes médicinales de la Nouvelle-Calédonie à laquelle s'ajoutera une thèse en science naturelle. Il obtient en 1877 la chaire de botanique à l'école de médecine de Marseille, poste qu'il occupe jusqu'à sa retraite en 1913. Il trouve à son arrivée l'appui de Jules Charles Roux qui est l'un des fondateurs en 1877 de la Société de géographie de Marseille dont Heckel devient membre. La société de géographie se concentre en particulier sur le développement des colonies françaises et leur valorisation sur le plan du commerce, via les expositions coloniales et l'organisation de congrès scientifiques. C'est dans ce creuset qu'Heckel décide de créer en 1893, le Musée colonial qui sera suivi par celui de l'Institut colonial. Le Musée colonial est fondé avec les collections qu'Heckel constitue au fil de ses voyages, la flore à laquelle il s'intéresse au premier chef avec la réalisation d'un herbier qui sera augmenté au fil des années et bien après lui mais aussi les produits coloniaux commercialisables, les plus divers fruits,

oléagineux, caoutchoucs, café, céréales, riz. Les collections sont élargies dès le début du XX^e siècle par les apports de nouveaux contributeurs, scientifiques ou administrateurs coloniaux, avec des objets ethnologiques, une collection de minéraux et pierres, des animaux naturalisés (Vila, 2023b ; Sabbatini, 2023a et b ; Sourrieu, 2023).

II.3 Réappropriation du patrimoine colonial

Les herbiers (Nouvelle-Calédonie, Antilles, de Madagascar...) constituent la pierre angulaire de la collection et sa défense est un enjeu majeur aujourd'hui, qu'il s'agisse de la partie vivante encore utilisée par les chercheurs ou de la partie historique dont l'immense mérite est de témoigner de la biodiversité passée (Vila, 2023a; Vila et Callmander, 2023, Faucompré et Vila, 2023). Le reste des collections présente un intérêt qui est peut-être surtout historique d'abord pour l'université, car il s'agit d'un patrimoine qui honore son ancienneté et nulle doute qu'une université américaine se saisirait avec bonheur d'un tel patrimoine pour valoriser son histoire et son héritage. Au-delà de l'aspect strictement patrimonial, les collections du Musée colonial constituent un objet historique qu'on doit inscrire en premier lieu au croisement de l'histoire des sciences et de la colonisation. L'histoire du Musée colonial ne peut être saisie de façon isolée tant elle est profondément liée à un contexte institutionnel à la fois scientifique et politique qui illustre parfaitement, dans la première moitié du XX^e siècle, les collusions d'intérêt en matière de colonisation, entre savants et politiques, entre intérêts de recherche et intérêts économiques et commerciaux. Ainsi, Heckel entretient des liens avec la Société

de géographie comme Jules Charles Roux, industriel, homme politique et négociant. C'est aussi le cas de l'Institut colonial fondé par la Chambre de Commerce de Marseille mais directement initié par Heckel et conçu comme un lieu de valorisation de ses collections via l'enseignement, la politique commerciale et les stratégies entrepreneuriales et politiques (Vila, 2023b). Citons le jardin colonial d'acclimatation installé au parc Borély dont Heckel négocie la création avec la municipalité. Citons enfin l'organisation des deux grandes expositions coloniales de Marseille de 1906 et 1922, lieux de rencontres par excellence entre sciences, commerce et politique, auxquelles Heckel participe activement.

II.4 Des histoires indissociables

La figure d'Edouard Heckel et les institutions ou événements auxquels il contribue sont emblématiques du « moment colonial » de Marseille et de l'intrication des intérêts divers qui le caractérise. Elle appartient à la fois à l'histoire des sciences, à l'histoire de la colonisation et à l'histoire de la ville. Derrière l'histoire du Musée colonial et de l'Institut colonial, il y a aussi un réseau plus éloigné entre des hommes qui ont circulé à Marseille pour rejoindre l'empire (par exemple ceux qui ont bénéficié des enseignements de l'Institut, administrateurs coloniaux ou négociants) ou les contacts d'Heckel dans les colonies pour collecter les denrées, assurer le commerce ou le transit, négocier de nouvelles stratégies : autant de réseaux élargis dont il conviendrait de retracer l'histoire, témoignant de dynamiques marseillaises au cœur d'une ville qui est ouverte sur l'Empire et le monde. Enfin, les collections constituées par Heckel

ont une histoire propre, celle des conditions précises de leur collecte et celle des interlocuteurs locaux européens ou indigènes, du choix des denrées sur lequel l'attention est portée, le caoutchouc en Indochine, le café en Nouvelle-Calédonie, produits qui ont une histoire longue dans ces pays mais aussi les objets ethnologiques (Sabbatini, 2023a).

Il convient aussi de s'intéresser aux institutions post-Heckel entre les deux guerres, le Musée marseillais des colonies qui devient le Musée des colonies et l'Institut technique supérieur initié dans la continuité de l'Institut colonial. Celui-ci perdure mais se confronte à la crise des années 30 et subit les critiques de la Chambre de commerce et des entrepreneurs coloniaux, traverse difficilement la seconde guerre mondiale puis la phase de décolonisation en dépit d'un changement de nom en 1951 pour devenir l'Institut de la France d'outre-mer (Faucompré, 2023). Il est finalement démantelé comme le sera le Musée colonial au début des années 1960.

Conclusion

L'ensemble de cette histoire mérite d'être approfondie pour plusieurs raisons : 1/ d'abord parce que peu de personnes s'y sont intéressées jusqu'ici ; 2/ ensuite parce qu'il s'agit aussi d'une histoire riche qu'il convient de relire avec la distance dont on bénéficie aujourd'hui qui permet une approche apaisée et une intelligence critique ; et 3/ enfin parce qu'il s'agit d'une part de l'histoire de Marseille partagée avec des territoires et des populations qui ont été connectées à la ville par le biais d'acteurs, d'institutions, de stratégies politiques et commerciales. Il s'agit d'un pan d'une histoire partagée avec de nombreux pays : Vietnam, Nouvelle-Calédonie, Madagascar...

Du fait du retentissement qu'a connu Marseille après les deux grandes expositions coloniales qu'elle avait organisées en 1906 et 1922, la ville a été désignée comme « Métropole coloniale de la France ». La ville ne peut renier ce passé et ne peut l'occulter. Il participe de son histoire et doit être reconnu en tant que tel avec le travail de complexification que les jeunes, qui ont prouvé que ce passé les intéressait, pourront mettre à l'œuvre.

Atlan C.

- 2023. Les collections conservées au Musée du Quai Branly : analyse d'un corpus. *Les Impromptus 7* : 202-210.

Drago S.

- 2023. Le Musée et l'Institut colonial dans les collections de la Chambre de Commerce de Marseille. *Les Impromptus 7* : 168-183

Dusoulier F.

- 2023. Du spécimen à l'objet naturaliste : matériels de recherches et trajectoires de patrimonialisation. *Les Impromptus 7* : 86-112

Faucompré P. et Vila B.

- 2023. La mise en correspondance de l'herbier et de la flore des Antilles françaises du Père Antoine Duss : illustrer pour documenter. *Les Impromptus 7* : 68-84.

Guillaume A., Penuela V.

- 2019. Sciences coloniales et réflexions patrimoniales universitaires : Le cas de l'institut colonial et du Musée Colonial de Marseille. Enquête Collective, Les traces du passé colonial à Marseille. Master 1 RCAHS-Université d'Aix-Marseille. 24 pages.

Sabattini B.

- 2023a. Le musée colonial de Marseille, du projet scientifique initial à la découverte des cultures de l'Empire. *Les Impromptus 7* : 240-261.

- 2023b. Regards croisés sur les collections de l'Université : la patrimonialisation du musée colonial de Marseille. *Les Impromptus 7* : 262-270.

Pourtal-Sourrieu M.

- 2023. Quelques reliquats du Musée colonial de Marseille conservés au MAAOA. *Les Impromptus 7* : 184-200.

Vila B. et Callmander M.

- 2023. L'herbier de Jumelle - Perrier de la Bâthie, une référence pour la connaissance de la flore de Madagascar. *Les Impromptus 7* : 42-52.

Vila B. et Robles C.

- 2023. Le musée colonial de Marseille : enseignements passés et actuels. *Les Impromptus 7* : 224-239.

Vila B.

- 2023a. La plateforme « Collections » du LPED : pour une accessibilité des données et des échantillons

- 2022b. Histoire de l'ancien Musée colonial de la Faculté des Sciences de Marseille. *Les Impromptus 7* : 130-146